

XYZ. La revue de la nouvelle

La porte

Josée Bilodeau



Numéro 93, printemps 2008

Rites de passage

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3000ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bilodeau, J. (2008). La porte. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (93), 39–45.

La porte Josée Bilodeau

L'ENNUI, c'est que je ne suis pas certaine de ce qu'il m'a dit à l'oreille à ce moment-là, dans le noir de la salle de cinéma, en plein milieu d'une scène tellement triste que je pleurais à torrents, en silence. J'avais la sensibilité à fleur de peau depuis que Gilles m'avait quittée pour une autre, emportant avec lui projet et famille, et la si jolie petite image ramenée du Mexique l'année précédente que je regardais toujours de longues minutes au sortir du sommeil. Ça m'apaisait, ce gribouillis coloré dont je parcourais du regard chaque courbe, chaque ligne minutieusement avant de consentir à me lever. Nous l'avions accrochée au mur de mon côté du lit, sans cadre ni vitre parce que nous avions ce genre de négligence dans la préservation des choses, comme de l'amour sans doute, puisque nous en étions rendus là, lui à s'installer avec une autre, moi orpheline d'amour et d'une petite image mexicaine intitulée *La travesía*, comme une énigme. J'aurais pu lui dire que je tenais à ce souvenir, mais cela me paraissait de l'ordre de l'aveu, ce qui m'était insupportable. J'avais décidé de me fermer comme une huître au sujet de cette peine d'amour.

Voilà sans doute pourquoi les moments tristes des films m'atteignaient en plein cœur, pourquoi aussi je m'étais mise à en consommer de façon boulimique, évitant soigneusement comédies et films d'action et préférant les heures mortes des jours de semaine pour ne pas affronter la foule des familles et des couples.

Comme d'habitude, je m'étais assise toute seule au milieu de la rangée, et je croyais toujours l'être quand j'ai senti un souffle dans mes cheveux. L'homme s'était avancé furtivement derrière moi, et j'ai sursauté tandis qu'il murmurait quelque chose comme « percosilement ». Puis, sans doute à cause de mon haut-le-corps, il a posé la main sur mon épaule en guise d'apaisement « doucement, doucement ». Ça, je l'ai bien entendu. Par contre (et ça m'embêtait vraiment), n'ayant pas compris ce qu'il avait dit en premier, je ne savais pas s'il fallait que je me montre offusquée. Un homme qui aborde une femme de façon aussi serrée peut très bien lui avoir dit

des insanités. Je détestais cette situation, d'autant plus qu'en me retournant courageusement pour lui faire face, les joues encore barbouillées de larmes, j'ai vu qu'il était beau comme un dieu. Comment rabroue-t-on un dieu qui a peut-être dit des insanités ? Je ne savais pas quoi faire. J'attendais vaguement un geste qui m'aurait fait connaître ses intentions, un mot de plus qui aurait éclairé le sens de « percosilement », mais rien ne transparissait sur son visage de bois, lisse et viril comme le totem haïda abandonné au fond du débarras à la maison, souvenir cette fois de notre voyage dans l'Ouest canadien, qui me semblait si loin dans notre histoire d'amour. C'était un premier voyage magnifique arrosé de quatorze jours de pluie continue. Nous avions célébré notre amour naissant le plus souvent possible et un peu n'importe où, de vrais lapins.

De penser à ce totem au fond du placard me creva instantanément le cœur. Pourquoi Gilles ne l'avait-il pas pris ? La question grandissait, devenait une obsession, une de plus, est-ce qu'il l'avait pris, peut-être que oui, il y avait déjà longtemps que je n'avais pas fait le fond des placards, et les larmes se sont remises à couler sur mes joues, trop de larmes qui allaient s'écraser sur mon chemisier bleu pâle en dessinant des formes plus sombres sur ma poitrine. Je me suis alors mise à remarquer ma poitrine, si généreusement mise en valeur par mon chagrin, d'autant plus offerte qu'elle était maintenant au centre de mes pensées. Transfert d'obsession. Je crois bien que j'ai rougi. Je rougis si facilement.

Tout ce temps, le dieu-totem n'avait pas bronché. Sa main était toujours posée sur mon épaule. J'aurais dû me dégager là, tout de suite, et m'enfuir à toutes jambes là où la vie battait son plein dans le soleil crève-cœur de l'après-midi d'automne. J'aurais dû mais je ne l'ai pas fait. Les peines d'amour ont ce pouvoir inattendu de décupler notre curiosité, et puisqu'elles exacerbent aussi la foi dans le destin, la mienne en tout cas, ça me rassurait de savoir que j'avais à vivre ça, qu'il s'agissait d'une sorte de rite de passage, et que la main de plus en plus lourde de cet homme irréel sur mon épaule ne pesait, finalement, que du poids de la fatalité.

Que sait-on, au fond, de la vraie nature des choix qui s'offrent à nous continuellement ?

Lentement, tellement que j'ai cru que quelqu'un avait actionné le ralenti, l'homme a fendu son masque de bois d'un sourire, lumière divine dans la salle que ce sourire de fin de générique, et mon cœur a commencé à battre si fort qu'on devait l'entendre jusque dans la première rangée. « Percosilement », ai-je prononcé du bout des lèvres, si bas que ma voix s'est perdue dans le vacarme de mon cœur affolé. Il me semblait que ce mot d'un dialecte inconnu était la clé pour communiquer avec les dieux, de chair ou de bois, quels qu'ils soient. Je n'avais pas ressenti un tel désordre cardiaque depuis longtemps, depuis le jour, je crois, où mon petit voisin gorgé d'hormones m'avait entraînée dans le wagon de tête du Monstre de la Ronde pour m'y rouler une pelle sauvage, mémorable. L'affolement érotique que j'avais ressenti, conjugué à l'effet montagnes russes, avait alors décidé de mon destin amoureux : j'allais rechercher l'amour extrême, celui qui fait mal, rien que de l'extase et du danger. Cette promesse que j'avais oubliée, enterrée sous des années de vie conjugale plutôt routinière, revenait courir dans mes veines comme un gage de fidélité à moi-même. « Fonce, murmurait une petite voix intérieure, mais fonce donc ! »

Alors, les yeux toujours fichés dans ceux, impénétrables, du dieu-sourire, mon cœur s'est remis à gravir les montagnes russes de mon premier baiser, créant un désordre impossible dans ma tête survoltée. J'ai senti venir les courts-circuits. Je me sentais démunie, les idées flageolantes. J'aurais volontiers avalé une vodka, cul sec aux dieux errants des cinémas de ce monde, mais ce n'était pas le moment, puisque celui qui était justement devant moi allait parler. « C'est comme tu veux », il a dit simplement, et j'étais bien avancée, ne sachant pas ce que mon « percosilement » pouvait lui avoir dit. Par contre, il me tutoyait, ce qui laissait penser que nous avions entrepris une sorte de relation. Sa main a quitté mon épaule et je me suis sentie orpheline. Pour le dire franchement, je n'avais aucune idée de ce que je voulais. En fait, j'aurais bien aimé que quelqu'un décide à ma place, comme avant, quand les décisions infimes du quotidien étaient partagées, le menu du souper ou la chaîne télé qu'on allait regarder. Une vague de nostalgie de l'amour doudou m'a submergée. Je ne voulais plus être téméraire, je voulais rentrer chez

moi, mais ma maison c'était nous, et elle s'était abîmée au cours de la dernière tempête. Mes larmes se sont remises à couler parce que j'avais l'âme à l'apitoiement. Ça a duré quelques minutes comme ça, pendant lesquelles j'ai goûté à la griserie de savoir mon chagrin exister dans les yeux d'un inconnu, miroir embellissant dans lequel je me regardais, émue par ma propre peine.

Je me suis ensuite levée en titubant, grise d'avoir trop pleuré. La salle était vide depuis longtemps. À part les magnifiques hommes-totems et les jeunes filles sous l'emprise de leur charme, personne ne reste plus pour les génériques. Ça lui a donné le signal qu'il attendait, je suppose, puisqu'il s'est levé aussi, la main prête à attraper mon bras au moindre signe de défaillance. Je l'ai regardé encore, lui, droit, solide. Malgré la splendeur de mon chagrin, je devais avoir l'air d'une gargouille par contraste avec sa luminosité céleste. « Fonce, gargouille de cinéma, fonce donc ! »

Au bout de la rangée, comme je ne faisais rien, mon Seigneur est passé devant moi, s'assurant d'un signe de tête qui a fait bouger ses formidables boucles brunes que je ne comptais pas m'enfuir en courant dans l'autre direction. Je n'y avais même pas pensé. Tout ce que je voulais, à cet instant, c'était plonger mes doigts au fond de sa chevelure sacrée, y fourrager jusqu'à ce qu'il ronronne comme un chaton repu.

Là-dessus, histoire d'éviter d'autres ravages à mon visage bouffi, je me suis interdit de penser à Gilles et à sa passion pour les chats perdus qui venaient inmanquablement échouer devant notre porte. Je me suis plutôt concentrée sur ce dieu qui marchait devant moi et qui devait assurément être celui de la perspicacité, puisqu'il m'a devancée aussi sur les chemins de traverse où mon esprit allait à nouveau s'égarer.

Il m'a tendu la main.

Je l'ai prise. Me suis ruée sur elle. Un chien sur un os à moelle. Aucune retenue, aucune dignité. Il m'a fait face au milieu de l'allée. Sa paume était étonnamment tiède, de l'herbe en été, la peau de ses doigts, un cuir fumé. Il a posé son autre main sur ma joue qui est devenue brûlante, et c'est moi qui me suis mise à ronronner.

Je suis trop sensible à la beauté des hommes, à la puissance d'une main, au désir qui pointe dans leurs yeux. Lui, il possédait

tout, et je n'attendais plus que ce dernier signe pour fondre dans ses bras, mais comme cet homme était plus bois que chair, plus sève que sang, je ne savais pas lire dans son regard totémique. J'ai donc attendu, le cœur aux aguets.

Il a repris sa marche, mes doigts noués aux siens, règne végétal de mes membres-racines qui n'avaient plus d'autres raisons d'exister en dehors de cette large paume, et je me suis encore une fois demandé ce que j'aurais bien pu vouloir, c'est-à-dire vouloir de plus que cette étrange avancée vers mon destin. « C'est comme tu veux, gargouille de totem », me narguait la petite voix. C'était une bien vertigineuse permission qu'il m'avait donnée là.

Près de la sortie, nous nous sommes arrêtés, et je n'aurais pu dire qui de nous deux l'avait fait en premier, stop, la même seconde, comme si nous étions tout à coup frappés de synchronisme, nos doigts détenteurs des secrets desseins de nos âmes et se les répétant en silence dans leur étrange communion. J'ai levé les yeux vers lui avec une humilité que je ne me connaissais pas, des *Ave Maria* plein le cœur, de l'hélium dans la poitrine. Il avait le regard fixe et lointain. Il semblait attendre quelque chose. J'ai dit « Quoi ? » et il a baissé la tête, bien sûr, on ne demande pas à un dieu comment va se présenter la suite du monde. On attend qu'elle se pointe, c'est tout. Ça s'appelle la foi.

J'ai regardé autour, l'endroit désert. Ça sentait la résine, la gomme de pin, alors que ç'aurait dû sentir le maïs soufflé et le beurre chaud. À côté de nous, il y avait une porte que je n'avais jamais remarquée, avec un écriteau « accès interdit ». C'était de toute évidence un débarras de concierge, rien pour éveiller la curiosité n'eût été son apparition dans un décor qui manquait cruellement d'abris pour les amours clandestines. À cette idée, j'ai rougi, encore. Mes pensées allaient beaucoup plus loin que n'irait jamais mon courage, mais il a souri de nouveau, alors j'ai poussé la porte défendue devant nous. Le règne de Barbe-Bleue n'était peut-être pas tout à fait révolu, après tout.

À l'intérieur, il faisait noir, une tombe. Nous nous y tenions à l'étroit au milieu d'un véritable bric-à-brac. Il me semblait que j'aimais déjà mon destin jusqu'aux larmes, et même jusqu'au sang.

Je me suis mordu la lèvre pour ne pas pleurer. Je devais faire un geste, je le savais, je devais être brave, prête à tout. Un baiser suffirait. Ma main est partie à la recherche de sa joue, du contact de sa peau. Mon corps en avant, attendant la rencontre du sien. J'entendais de nouveau mon cœur battre, effrontément.

En fermant les yeux, puisque de toute façon je ne voyais rien, je me suis répété « c'est comme je veux ». J'ai laissé à mes doigts voyageurs le délire des grandes explorations et il m'est venu au cœur une odeur de sous-bois humide. J'ai alors pensé à *La travesía*, avec ses courbes et ses lignes, reprenant parfaitement le dessin des routes et des grands lacs de mon pays d'hiver. Voilà pourquoi j'aime cette toile, j'ai pensé encore, avant de poser un doigt sur ses lèvres d'écorce, qu'il a entrouvertes sans qu'aucun souffle ne les traverse. J'ai calé ma paume sur sa joue, dans une fourrure étrange que je n'avais pas remarquée dans la salle, mais puisque l'heure était aux petits miracles, j'ai béni le Ciel, la Terre, le fleuve et tous ses affluents. La source chaude entre mes cuisses. Je venais d'entreprendre le plus incroyable voyage de mon existence, et c'était une certitude si solidement fichée dans mon cœur que je n'ai plus repensé à Gilles, j'ai oublié sa peau, son rire, ses colères des grands jours et ses élans amoureux. Ça me rendait étrangement légère, comme si de moi aussi tout allait s'effacer à l'instant où nos corps se rencontreraient. Mais cela n'arriva pas. Il n'arriva rien d'autre, en fait. Devant moi, je n'ai rencontré que du vent, et le mur. Au creux de ma paume, à l'endroit où se trouvait sa joue, je tenais les fils épais d'une vadrouille. C'est lui qui s'était évaporé, disparu pour de bon. « Gargouille de cagibi », s'est moquée la petite voix, une dernière fois.

Le temps que je reprenne mes esprits, que j'endigüe le flot des larmes qui avaient repris le chemin de mon chemisier, offrant ma poitrine au regard de personne, d'une vadrouille, j'ai décidé de sortir de là, de m'enfuir enfin dans le soleil crève-cœur de l'après-midi d'automne. J'ai poussé la porte de toutes mes forces, mais elle s'était verrouillée derrière nous, derrière moi puisqu'il n'y avait ici que moi, et comme (j'en avais fait la preuve) j'étais une jeune femme impressionnable, j'ai tenté de trouver la formule secrète pour que cette

porte m'obéisse, un « sésame ouvre-toi » de cinéma d'après-midi. « Percosilement... », j'ai imploré d'une petite voix, au bord de l'affolement, une enfant perdue dans un grand magasin. « Percosilement... » Il me semblait que ce mot d'un dialecte inconnu était la seule formule pouvant ouvrir les portes fermées par les dieux, de chair ou de bois, quels qu'ils soient. Mais la formule ne fonctionnait plus. Ou peut-être que ce n'était pas la bonne. L'ennui, c'est que je ne suis pas certaine de ce qu'il m'a dit à l'oreille à ce moment-là, dans le noir de la salle de cinéma. Je me suis remise à pleurer à torrents, en silence. De l'autre côté de la porte, il m'a semblé sentir le beurre chaud, et le maïs soufflé.